La pluie et le beau temps

Qu'avez-vous dit?

Rien. Nous avons causé de la pluie et du beau temps.

Parler de la pluie et du beau temps, c'est pourtant s'entretenir d'un fait fort intéressant. Seulement ici, à Paris, nous détournons tout de son but, de sa fin.

Le beau temps ne nous paraît fait que pour favoriser nos petits projets de promenades, de fêtes, de visites ; nous n'y pensons qu'au point de vue des plus misérables et des plus futiles intérêts.

Parler de la pluie et du beau temps, à Paris, c'est donc en effet ne parler de rien.

Cependant la pluie et le beau temps c'est la question de vie ou de mort, la question de la misère ou de l'aisance.

Pour tout dire, en un mot, c'est la question de la faim.

A Paris, une femme se lève à onze heures, s'enveloppe dans le cachemire et le satin, ses pieds frileux s'enferment dans la fourrure, elle va à sa fenêtre : il pleut, elle fait la moue et se jette, en baillant, dans une bergère. Quel ennui, dit-elle, ma promenade est perdue, je ne mettrai pas cette jolie robe de satin, et son regard attristé contemple la parure nouvelle qu'elle ne mettra pas ce jour-là. Si elle osait, elle dirait des prières pour demander un rayon de soleil.

Quand elle a entendu dire :

Les biens de la terre sont compromis, il faudrait de l'eau, elle a répondu : Qu'est-ce que cela me fait.

C'est comme si elle avait dit :

Que m'importe la faim dont souffriront tant de gens !

Que m'importe le chagrin de tant de mères qui mesureront à leurs enfants le petit goûter de pain sec !

Que m'importe le regard attristé de l'enfant qui cherchera vainement dans son petit panier qu'il porte à l'école, les quatre noix qu'on lui donnait et qu'il n'a plus... Le pain est trop cher !

Que m'importe la tristesse navrante de cet homme qui rentre, portant sous son bras un pain de quatre livres, tandis qu'il en faudrait six !

Que m'importe ? je me promène très parée aux yeux des indifférents qui me toisent.

Que m'importent les pleurs silencieuses de la mère heureuse d'avoir endormi son enfant avant l'heure du souper !... qui n'aura pas lieu ce jour-là !

Si cette femme reçoit chez elle un publiciste ou un homme d'Etat, elle lui parlera de la pièce nouvelle qui s'est jouée à l'Opéra, pendant que cet homme pensera aux moyens d'importer le blé et de rendre le pain moins cher.

Elle le trouvera distrait, s'il ne lui a pas parlé de la blancheur de ses mains et du luxe de ses dentelles.

Elle le trouverait insensé, fou, original, et se pâmerait de rire s'il venait à lui parler de sa préoccupation et de ses craintes.

Dans quel étonnement serait-elle, s'il venait à lui dire :

Priez, Madame, pour qu'il pleuve ? Les biens de la terre sont compromis ; dans nos villages, dans nos campagnes, on prie, et dans nos villes on souffre.

Pourrait-elle jamais concevoir ce publiciste ou cet homme d'Etat en communion de préoccupations et de craintes avec la plus misérable des paysannes de nos campagnes et se levant comme elle pour consulter le ciel toujours trop beau !...

Que lui importe ? une seule chose la gêne, la poussière. Mais à Paris on arrose les rues !...

Cette femme se croit intelligente parce qu'elle lit Balzac.

Voilà la femme de Paris.

Dans la campagne, la femme se lève avec le jour, court à sa porte, consulte le ciel et rentre pour parler avec son mari, son fils, son frère, de la question intéressante, pour parler de la pluie et du beau temps.

Que lui font les fêtes et les parures ! Car elle a, comme la femme de Paris, des fêtes et des parures; mais ici ce n'est pas la question, et si la pluie qui arrive retarde d'un an le plaisir de porter à la fête du village la belle jupe et le bonnet des grands jours, elle se réjouit, car la pluie était attendue, demandée, au son des cloches, par des chants et des prières, par la fumée de l'encens.

Les craintes, les préoccupations, le travail, la joie le repos, elle partage tout avec son mari; elle est vraiment la compagne de celui qui l'a choisie : c'est la même chair, le même sang, c'est aussi le même cœur.

La question de la pluie et du beau temps pèse sur elle et sur lui toute l'année.

Pour elle et pour lui, le beau temps *c'est le temps qu'il faut.*

Qui sait à quel équilibre de santé et d'abondance nous amènerions la terre, si nous ne demandions jamais que *ce qu'il faut?* Mais nous nous croyions le centre du monde, et sans penser à ce qu'il faut, nous demandons ce que nous désirons.

Nous sommes unis dans nos besoins et nous sommes divisés dans nos désirs. Quelle étrange folie.

La paysanne qui sort de sa chaumière et qui se rend en sabots à l'église, où, sans comprendre un mot des chants de l'Eglise catholique, elle dit : *Amen*, profère par cette seule parole les paroles et les chants de tous les patriarches et de tous les martyrs,elle demande